

Par Raimund Rodewald

L'idylle? Dans notre société du numérique, on connaît mieux des termes tels que «application», «Swift» ou «mise à jour» que ceux de la poésie. Et pourtant, les noms des systèmes d'application d'Apple, comme «Panther», «Snow Leopard» ou «El Capitan» évoquent des paysages rudes et sauvages. La combinaison qui en résulte entre une nature à la fois gratuite et inaliénable et les produits d'un «fauve» de la Silicon Valley qui domine le marché a ainsi une allure de dérision.

Le terme «idylle» évoque pour nous des images de vergers en fleurs, de clairières solitaires, de bosquets enchantés au milieu d'un grand parc, de bergeries en ruine sur un alpage embroussaillé ou de jardins de campagne laissés à l'abandon. Il subsiste dans la langue actuelle, mais sa valeur symbolique a passablement changé au fil du temps. Autrefois, on appelait «idylle» une description, combinant aspects réalistes et imaginaires, d'une contrée montagneuse peuplée de bergers, d'une Arcadie aux prairies fertiles et fleuries regorgeant d'arbres fruitiers, de grottes, de sources et de bois touffus et peuplée d'animaux sauvages, de nymphes, de bergers et de leurs troupeaux. L'usage évolue dès l'époque du Biedermeier: le nom «idylle» et l'adjectif dérivé

Idylles d'hier et d'aujourd'hui?



Claude Lorraine: Paysage avec nymphe et satyre dansant, 1641 (Toledo Museum of Art, USA).

«idyllique» sont désormais appliqués à la sphère privée de la bourgeoisie. Cette évolution se poursuivra jusqu'à nos jours, où l'utilisation de ces termes pour orner d'un vernis de romantisme des catalogues de vacances ou de maisons individuelles sombre dans le ridicule. Aujourd'hui, on ne compte plus les pages publicitaires vantant comme «idylliques» des meubles de jardins, de «romantiques» maisons de campagne, des tapis de bains antidérapants ou des terrains de camping.

Les *Idylles* de Théocrite, poèmes pastoraux du III^e siècle avant notre ère, témoignent d'une idéalisation de la vie simple de la campagne, qui contraste avec celle des classes dominantes de l'époque, confinées dans le cadre étroit de la vie urbaine. Le mot «idylle», dérivé du grec *eidyllion*, renvoie à la brièveté et à la simplicité des pièces, par exemple à la sobriété de la versification. La description d'actions et d'événements répétitifs, l'évocation des sentiments amoureux des bergers, figures derrière lesquelles se cache souvent le poète ou une autre personne réelle, éveillaient probablement chez l'auditeur ou chez le lecteur une ardente aspiration vers la vie simple, le bonheur insouciant et la profondeur de la passion amoureuse, telle que l'exprime un vers de Mörike: «Ah combien je désire désirer ainsi!» («Wie seh'n ich mich so zu sehnen?»). Voir dans ce phénomène littéraire une simple affectation de bel esprit ou une banale nostalgie serait tout à fait erroné, tout au moins en ce qui concerne l'histoire de l'idylle avant 1800.

L'idylle comme critique sociale

Dans ses *Idylles*, recueil de poèmes publié en 1756, Salomon Gessner (1730–1788) ne se complaît nullement dans l'évocation d'un âge d'or révolu. Il se livre plutôt à la critique de la vie citadine et de l'injustice de la société urbaine, comme l'avait fait bien avant lui Jacopo Sannazaro (1458–1530) dans son roman pastoral *L'Arcadie*, publié en 1502 et 1504. Chez Gessner, l'idéalisation d'une existence simple et de la vie des bergers constitue une sorte d'utopie sociale proclamant les valeurs de la paix et de l'égalité. En 1770, dans sa *Lettre sur le paysage (Brief über die Landschaftsmalerei)*, Gessner exprime son admiration pour les

tableaux de Claude Lorrain (1600–1682), dont les paysages présentent «une terre fortunée qui prodigue ses bienfaits à ceux qui l'habitent»*. Les *Idylles* ne sont pas l'expression d'une exaltation naturaliste, mais plutôt un discret catalyseur de la critique sociale dans les décennies qui précèdent la Révolution française.

Un des messages importants de Gessner était qu'il fallait permettre à la nature de retourner à l'état sauvage. Il appelait aussi à respecter les bergers, cette classe sociale inférieure qui vouait ses soins à la nature dans un esprit d'humilité chrétienne et qui, par son travail attentionné, était à l'origine des caractéristiques essentielles d'un paysage qu'il tenait en haute estime. «Quoi de plus ravissant en effet que la belle nature, lorsque ses beautés, diversifiées à l'infini, se confondent dans un mélange plein d'harmonie!» (extrait de l'idylle *Le souhait – Der Wunsch*). Les bergers, parce qu'ils n'étaient pas propriétaires des terres, incarnaient aussi l'idéal d'un espace ouvert à chacun, si restreint fût-il. C'est en s'imaginant sous les traits d'un berger que Théocrite, comme plus tard les poètes humanistes et classiques de l'«Académie de l'Arcadie» (*Accademia dell'Arcadia*), accède à ce lieu idéal vers lequel il aspire. Dans un premier temps, le cadre géographique de l'idylle est indéterminé, puis Virgile (70–19 avant notre ère) et Sannazaro la situent dans un lieu réel, l'Arcadie. La représentation arcadienne et pastorale du paysage atteint sa perfection classique aux XVII^e et XVIII^e siècles avec les peintres Guercino (1591–1666), Nicolas Poussin (1594–1665) et Lorrain ainsi qu'avec Gessner. Nous devons en outre à la plume du compositeur Alessandro Scarlatti (1660–1725), lui-même membre de l'Académie de l'Arcadie, des centaines de cantates pastorales.

Au début de l'époque romantique, l'Arcadie allait cependant tomber dans l'oubli. Elle ne pouvait pas lutter à armes égales contre les promesses d'avenir radieux de

l'idéologie du progrès économique et technique. Et pourtant, depuis quelque 25 ans, la notion réapparaît de plus en plus souvent dans des ouvrages consacrés au phénomène de l'idylle arcadienne, tant il est vrai que celui-ci ne peut être effacé à jamais. Même dans les arts plastiques, l'Arcadie – devenue inopportune dans le postmodernisme – est à nouveau l'objet de réflexions artistiques (voir par exemple l'exposition «Arkadien» dans le cadre de l'exposition horticole de Villingen-Schwenningen/DE en 2010). Que s'est-il donc passé?

En quête d'Arcadies

La quête actuelle d'Arcadies idylliques semble motivée par de profonds sentiments de culpabilité. Maintenant que nous avons marqué les paysages humanisés et de nombreuses localités rurales du sceau de la rationalité économique et de la fonctionnalité, le pendant réel de l'Arcadie nous glisse entre les doigts. Dans le même temps, le besoin de préserver des lieux de poésie s'exprime avec virulence et il serait erroné de dénigrer cette aspiration comme un simple luxe. Ce sont souvent les traces de l'histoire qui font naître une atmosphère poétique, des traces qui s'attachent aux objets et aux lieux et qui se dressent face à notre subjectivité. Notre besoin de préserver d'anciennes images et des évocations du passé nous empêche pourtant de créer de nouveaux lieux idylliques. Aujourd'hui, nous avons tous sous les yeux les conséquences du long malentendu de la maison individuelle «idyllique» sise dans un écrin de verdure. Il est rare que la chasse aux dernières parcelles avec vue sur le lac de nos rives bétonnées ou la «combine pseudo-arcadienne» des grandes baies vitrées satisfassent notre quête de bonheur. En Suisse, le parc des maisons individuelles s'accroît chaque année de 8500 unités, ne cessant ainsi d'altérer les paysages. Ces contradictions ont été mises en évidence par une enquête réalisée dans la ville de Zurich, dans une commune de son agglomération, Bülach, et dans les communes rurales d'Oberglatt, Niederglatt et Niederhasli (toutes trois dans le canton de Zurich)**: dans l'ensemble, les

personnes sondées approuvent nettement la densification du milieu bâti pour les villes, elles l'acceptent pour les agglomérations et la rejettent pour les communes rurales. Au centre ville de Zurich, une personne sur quatre appuie le principe de la densification, tandis que dans les communes rurales seule une sur dix y voit quelque chose de positif. Souvent, la résistance contre la densification dépend moins de la conception de l'urbanisme et de l'architecture des personnes interrogées que de leur crainte d'une augmentation du trafic. Dans l'agglomération, le débat porte fréquemment sur la question de l'aménagement des espaces extérieurs: les habitants craignent que la densification du bâti entraîne une diminution des espaces verts, que des niches écologiques soient bétonnées: bref, que l'agglomération se transforme en ville. Lorsque l'on constate qu'à Bienne presque tous les points de repères que l'écrivain et promeneur Robert Walser trouvait dans sa ville ont été rayés de la carte, notamment pour être remplacés par des grandes surfaces, on ne s'étonne plus des résultats de tels sondages.

La poésie sur le bord du chemin

Nos campagnes ne sont pourtant plus le cadre paisible d'idylles champêtres. L'expression «village paysan» évoque en nous des images de jardins potagers, de tas de fumier, de vaches et de lait frais – mais aussi le bruit des tracteurs et les odeurs fortes. Dans nombre de localités, les exploitations agricoles ont dû sortir des villages, à cause des odeurs et du bruit et par manque de place. L'emplacement du fumier, devant l'étable, est devenu un parking, le potager une pelouse avec un trampoline pour les enfants et les pavés ont été remplacés par de l'asphalte. Et à l'extérieur du village, on a construit à une distance respectueuse, sur les terres cultivables, des bâtiments agricoles froids et dépourvus de charme et on a créé des voies d'accès et des esplanades bétonnées. Ce n'est pas la densification du milieu bâti qui ruine l'idylle champêtre, mais notre propre incapacité de créer des lieux idylliques. L'Arcadie commence lorsque l'on jette un coup d'œil par-delà la clôture du jardin, au-

Pas de place pour des paradis? Mitage à Lugano-Paradiso (TI).



delà des limites de sa propriété. Alors, elle apparaît tout à coup, et même tout près de nous, sous de multiples formes: les petits îlots de nature au bord du chemin, les herbes qui poussent au pied des clôtures et que personne ne fauche, le vieux banc près de l'arbre fruitier à la bifurcation, le mur envahi de lierre ou le bas-côté fleuri de la voie de chemin de fer. Dans ces «moments de rencontre», un lieu se charge d'une dimension de poésie sensible pour devenir en quelque sorte une Arcadie idyllique. Aujourd'hui, l'Arcadie semble être ressuscitée: elle retrouve sa force originelle, celle d'utopie sociale, une utopie où nous réunirions nos forces pour traiter avec respect notre cadre de vie et le développer avec ménagement. Par bonheur, il y a toujours plus d'exemples d'une telle attitude. Dans le Mendrisiotto (TI), un projet original est né au sein du Parc des gorges de la Breggia (*Parco delle Gole della Breggia*), près de Morbio Inferiore: le Parcours du béton (*Percorso del cemento*). L'entreprise Holcim, le canton du Tessin et la Fondation du Parc ont investi des sommes considérables dans la création de ce parcours didactique. Les personnes impliquées se réunissaient autour d'une idée commune: celle de créer un lieu poétique. Au début de la réalisation du parcours, bien des aspects de la laideur étaient présents: on trouvait là une ancienne cimenterie, un bâtiment horrible qui défigurait tous les alentours. L'idée de mettre ce bâtiment en relation avec le parc géologique voisin a permis de concevoir un nouveau paysage. La directrice de l'Office régional du tourisme, Nadia Fontana-Lupi, déclare à ce propos: «Je trouve que ce réaménagement tient de l'idylle arcadienne, car il

témoigne d'une collaboration efficace entre tous les partenaires qui a mené à un résultat d'une réelle beauté». D'autres projets ainsi développés en collaboration, comme le Parc de la vallée de la Motta (*Parco Valle della Motta*, près de Novazzano) ou le projet de parc visant à revaloriser la rivière Laveggio et ses environs (de Stabio à Riva San Vitale), sont en train de naître dans la même région, si fortement altérée par le parc commercial «Foxtown» et par les axes de transport. Le fond bétonné de la vallée du Mendrisiotto est en effet bordé d'un côté par la vallée de Muggio, paysage arcadien par excellence, et, de l'autre, par le Monte San Giorgio, site naturel inscrit au patrimoine mondial de l'humanité. Les lieux idylliques sont encore là, et il arrive même qu'ils renaissent!

Dans leur recueil *Arkadien. Plädoyer für die Poesie des Raumes* (éditions Hochparterre, à paraître en 2016), Köbi Gantenbein et l'auteur de cet article montrent qu'il est nécessaire de redécouvrir le charme poétique des paysages, comme Théocrite le faisait il y a 2300 ans, et de lui accorder toute la valeur qu'il mérite. Cet ouvrage est aussi un appel adressé aux différents intervenants du monde politique et de la société pour que, cessant de dénaturer notre cadre de vie, ils cherchent à le réenchanter et à œuvrer pour l'apparition d'espaces publics échappant à la froide fonctionnalité ambiante. Certes, la société intégralement numérique est pour demain, mais nos «systèmes d'exploitation internes» ont besoin d'autre chose que de messages publicitaires tout à la fois surchargés de symboles et vides de sens.

* Cité à partir de : Bernhard von Waldkirch. Idyllen in gesperrter Landschaft, Zeichnungen und Gouachen von Salomon Gessner (1730–1788). Zurich 2010, p. 24.

** Joëlle Zimmerli. Arkadien ist vor der Haustüre. In: Köbi Gantenbein, Raimund Rodewald (éd.). Arkadien. Plädoyer für die Poesie des Raumes. Zurich 2016, à paraître.